



HAL
open science

Traduction collaborative pour la scène

Marianne Drugeon, Susan Blattes, Claire Hélie, Marie Nadia Karsky, E. Rivier, Agathe Torti Alcayaga

► To cite this version:

Marianne Drugeon, Susan Blattes, Claire Hélie, Marie Nadia Karsky, E. Rivier, et al.. Traduction collaborative pour la scène. Séminaire Mise en mots, voix et espace des Gut Girls de Sarah Daniels, Estelle Rivier-Arnaud, Apr 2024, Grenoble (Campus), France. hal-04674951

HAL Id: hal-04674951

<https://hal.science/hal-04674951v1>

Submitted on 21 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

19 avril 2024 : Colloque Grenoble

Notes de Marianne

« La traduction est un art collectif ; elle permet de réfléchir à des formes de collectivisation du littéraire, à plusieurs niveaux : parce qu'on y est toujours au moins deux, et qu'on peut être aussi plusieurs (et il n'est pas surprenant que les expérimentations de l'Oulipo aient placé la traduction au premier plan) ; mais aussi parce que l'œuvre elle-même est pensée comme étant plurielle ou composée de l'ensemble de ses états, écrits, oraux, passés, présents et à venir »

Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence* (introduction) (2020)

Notre projet de traduction collective est ambitieux et fait intervenir un grand nombre de personnes. Nous avons invité des spécialistes à venir nous parler de leur domaine de spécialité, en rapport avec un des thèmes de la pièce (Valérie Boudier, spécialiste de la représentation de la nourriture dans les arts visuels, Yann Béliard, qui travaille sur la classe ouvrière britannique aux XIXe et XXe siècles, Dirk Delabastita et Fabio Regattin, qui nous ont parlé de la traduction des jeux de mots, et Sylvain Leteux, qui a présenté les métiers de la boucherie et de la triperie en France. Nous avons également pu échanger avec Sarah Daniels elle-même, et lui poser des questions précises sur son texte. Nous mettons notre traduction à l'épreuve du gueuloir avec des comédiens. Enfin, nous ne sommes pas une, pas deux, mais 6 traductrices qui nous attaquons au même texte. Comment alors trouver une voix commune, comment nous mettons-nous d'accord, comment arrivons-nous à avancer de manière efficace ?

La question de la méthodologie s'est posée avant même que nous ne commençons à travailler, et se pose très régulièrement au fil de nos séances de travail, à mesure que les problèmes concrets se posent : qui est responsable de quoi, instaurons-nous une hiérarchie qui nous permet de nous en remettre à la décision de l'une d'entre nous (II) ? Comment et où conservons-nous notre travail, comment garder la trace des différentes versions de notre texte ? Comment harmoniser notre texte, lui trouver une voix propre (I) ?

Je propose de revenir rapidement sur ces questionnements

I. En commençant par le dernier point évoqué : comment, à plusieurs, traduire un même texte ?

Le théâtre se prête au jeu de la traduction collective car il repose sur des dialogues et ne propose pas, en général, une voix narrative ni donc un point de vue unique sur le monde.

Nous avons donc un temps imaginé nous emparer chacune d'un personnage (cf *Lonely Soldiers Monologue* de Helen Benedict) mais la pièce n'est pas composée de monologues et on ne peut pas ne traduire qu'une partie d'une conversation. Nous avons donc décidé de nous retrouver pour des sessions de travail en visioconférence, scène par scène, et de remplir en direct une

traduction définitive sur un google doc commun. Nous avons cherché des outils coopératifs et conviviaux : un document en ligne pour notre traduction, partagé également par toutes, facile d'utilisation et gratuit ; que chacune de nous peut amener à tour de rôle, la visio conférence pour nous retrouver en direct et partager le même écran ; un dossier partagé qui rassemble les vidéos de nos séances avec les spécialistes, une bibliographie que chacune peut compléter, des ressources documentaires etc.

Définition d'un outil convivial par Ivan Illich en 1973 : « L'outil reste convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent qu'il le désire. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir. L'outil juste répond à trois exigences : il est générateur d'efficience sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, il élargit le rayon d'action personnel. » Ivan Illich, *La Convivialité*, Seuil, 1973.

Assez rapidement, il nous est apparu que confronter six traductions individuelles pendant ces sessions de travail était passionnant, mais ne permettait pas d'avancer assez vite, nous avons donc formé 3 duos, et avons avancé un peu plus rapidement, en ne confrontant plus que trois versions différentes.

Pendant la première année nous avons ainsi traduit le premier acte. Très lentes au début, nous avons peu à peu fait des choix de ton, de registre de langue, nous avons appris à connaître chaque personnage et à donner à chacun sa voix propre, ses tics de langage, nous avons fait des choix concernant des jeux de mots qui reviennent à plusieurs reprises. Nous avons pris confiance en nous, et avons pu aller plus vite. Cette année nous avons donc décidé d'attribuer à chaque binôme un certain nombre de scènes en amont. Lors des sessions par zoom, le binôme présente sa traduction déjà intégrée au google doc et les autres membres du groupe la découvrent et la commentent en direct, l'amendant et le faisant évoluer au besoin.

II. Nous avons ainsi trouvé un équilibre relativement satisfaisant entre travail coopératif et travail collaboratif, et c'est ce que je vais explorer dans un second temps :

Une partie de notre travail est coopératif, tout comme l'est la présentation que nous vous avons proposés ce matin : chacune de nous a sa spécialité, sa perspective, son expérience. Quand nous partageons le texte et que nous nommons tel ou tel binôme responsable de telle ou telle scène, nous construisons un tout à partir des pièces apportées par chacune.

Un travail coopératif est fragmenté, divisé de façon horizontale entre les participantes qui sont toutes égales les unes aux autres. Nous pouvons attribuer telle ou telle partie du travail coopératif à la personne dont les connaissances et aptitudes personnelles apporteront le plus au groupe. Dans une organisation coopérative, chacune travaille de façon autonome, individuelle et à son propre rythme (pourvu que le travail soit accompli avant la date limite).

Un travail coopératif, pour être efficace, doit être organisé à l'avance, et demeure souvent, mais pas toujours, sous la direction d'un des membres du groupe, qui distribue le travail.

Le projet Gut Girls est donc en partie coopératif. Mais il est surtout collaboratif.

Et c'est à mon sens ce qui fait toute sa richesse et son intérêt scientifique. Un travail collaboratif repose sur l'idée qu'aucune de nous n'a de rôle définitif, et que nous pouvons toutes faire, à tour de rôle, toutes les tâches requises : aucune de nous n'est responsable de la logistique, de la traduction, de la relecture, nous pouvons toutes faire ces tâches. Nous explorons ainsi toutes sortes d'organisations hétérarchiques : pas de structure ascendante, mais un système d'interrelations et de coopérations multiples.

Définition par Serge Moscovici : « l'hétérarchie suppose en somme une organisation décentrée, transformable par ceux qui en sont les acteurs, prête à se modeler au gré de ses auteurs, toujours destinée à sauvegarder un certain degré de liberté et d'initiative par l'appui qu'elle donne à toutes les factions qui la composent. » Serge Moscovici, « Nos sociétés biuniques », Communications, n°91, 2012, p. 93-112.

<https://www.cairn.info/revue-communications-2012-2-page-93.htm?1=1&DocId=219717&hits=8164+7925+7905+7737+7130+>

La contrepartie de cette liberté et de cette égalité entre nous est que nous ne savons jamais qui créera le lien zoom de chacune de nos réunions de travail ;))

Une autre caractéristique de notre travail collaboratif est qu'il se fait en commun en direct. Nous pouvons le mesurer à la faveur du temps que nous passons à travailler seules par rapport au temps passé à travailler à plusieurs, en nous pliant à la temporalité commune.

Très concrètement : avec mon binôme, Claire, je suis en charge d'une scène sur 3. Je vais donc passer pour chaque scène une heure à traduire la scène seule, puis une heure avec Claire pendant laquelle nous nous mettrons d'accord sur une traduction commune que nous ajouterons au google doc. Puis je passerai (au moins) une heure sur cette scène lors d'une séance avec toutes les traductrices pour la retravailler à la faveur des commentaires des autres binômes. Ensuite, je passerai du rôle de primo-traductrice à celui de relectrice/éditrice lorsque nous travaillerons ensemble deux autres scènes dont je n'ai pas la charge.

Pour chaque heure de travail en solitaire je passe donc, au bas mot, 4 heures de travail en commun.

Ce travail fait ensemble est évidemment beaucoup plus enrichissant sur le plan personnel : je suis active et je discute, j'intègre des connaissances de façon plus profonde que si je me contentais de lire le travail d'un autre.

Je crois aussi que le travail produit, fruit de nos 6 intelligences et de nos 6 sensibilités, est plus riche, outre que nous évitons souvent de grosses erreurs.

On peut qualifier ce travail de DIT (Do It Together) au lieu de DIY. La voix individuelle se fond dans une voix commune, et ce à deux reprises (en binôme puis toutes ensemble). La responsabilité est diluée (pas divisée) et partagée entre toutes les participantes, l'interaction est constante.

Le travail collaboratif repose sur notre capacité à trouver la juste mesure entre l'écoute des autres et la revendication de sa voix propre, et cela ne va pas sans frictions, malentendus et tensions. Le fait que notre salaire ne repose pas sur la réalisation d'une tâche dans un délai imparti nous permet cependant de l'envisager avec philosophie.

C'est un travail enthousiasmant, gratifiant sur le plan scientifique, même s'il est sans doute moins productif.

III. Cette organisation relève aussi pour moi d'un engagement politique :

Quand on cherche comme j'ai dû le faire des illustrations pour expliciter la différence entre travail coopératif et travail collaboratif, on tombe sur des sites d'entreprises qui cherchent à maximiser la productivité de leurs employés. Ce n'est évidemment pas dans cette optique que notre travail s'inscrit.

Pour définir notre commun, je suis revenue à l'ancien terme de « commons », le concept de « commoning », qui cherche la mise en commun et la connexion, plutôt que la séparation et la division du pouvoir et du travail (Les commons ont été mis à mal par la politique des « enclosures » à partir du XIII^e siècle en Angleterre, que bon nombre d'historiens considèrent comme le début du capitalisme).

C'est ici l'essai de Pierre Dardot et Christian Laval qui me permet de penser le commun, comme co-activité et non comme co-appartenance, co-propriété ou co-possession.

« Le commun n'est pas un bien, pas un objet, il est le principe politique à partir duquel nous devons construire des commons et nous rapporter à eux pour les préserver, les étendre et les faire vivre. » Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun, Essai sur la Révolution au XXI^e siècle*, La découverte, 2015.

C'est aussi tout un vocabulaire à inventer pour parler de cet idéal et de la façon dont il fait évoluer nos méthodes de travail. Ici c'est David Bollier et Silke Helfrich qui me permettent de nommer, en anglais, ces concepts :

Dans le multiverse, pourquoi ne pas imaginer un commonsverse, qui allie des « Nested-I » plutôt que des individus (le terme permet de reconnaître que nos talents, nos aspirations, sont construits par nos relations avec les autres), dans un système de gouvernance en peer-to-peer ?

Tout cela relève de ce que ces deux penseurs appellent un « OntoShift », pour changer de perspective, « a shift towards a relational ontology in order to see the powers of the commons [which could be defined as] a germinal vision for reimagining our future together and reinventing social organization, economics, infrastructure, politics, and state power itself. The commons is a social form that enables people to enjoy freedom without repressing others, enact fairness without bureaucratic control, foster togetherness without compulsion, and assert sovereignty without nationalism. (...) It depends on democracy in its truest form. It destroys inequality. (...) It creates, in sum, a politics of belonging » David Bollier & Silke Helfrich, *Free, Fair and Alive, The Insurgent Power of the Commons*, New Society Publishers, 2019.